

In Memoriam

Général de brigade (CR) **L. Poirier** (1918-2013)



Lucien Poirier nous a quittés au début de cette année. Les hommages, officiels ou privés, qui ont suivi la nouvelle de son décès ont été nombreux. On ne prendra pas ici le risque d'arriver après la bataille, et d'être redondant : celui de la revue n'ajouterait rien à l'évocation de son parcours et de sa pensée.

Qu'on permette donc à quelqu'un qui eut la chance d'être son voisin de palier aux Invalides (escalier M, 3^e étage) il y a trente ans, de se cantonner – une fois n'est pas coutume – au registre du souvenir et de l'émotion.

La première image qui me vient est celle d'une vive et frêle silhouette, d'une humeur toujours enjouée, celles d'un homme qui ne dédaignait pas de converser de temps à autre avec le thésard encore mal dégrossi que je pouvais être à l'époque. Un

homme qui évoquait avec humour les épreuves traversées par le penseur militaire : l'incompréhension d'une armée de Terre longtemps en proie à de forts penchants anti-intellectualistes, pour qui (à la différence des deux autres armées) la stratégie nucléaire propre à la France qu'il avait contribué à penser semblait du grec ou de l'hébreu ; sa promotion *in extremis*, et conditionnée à son départ dans les six mois, au grade de général de brigade – sur intervention du ministre ; le bureau sous les toits qu'il avait connu (avant de migrer à l'étage en-dessous avec son compère, le général Prestat), où il recevait des universitaires étrangers (américains, le plus souvent) avec près de lui une cuvette destinée à recueillir l'eau de pluie qui ruisselait du plafond...

La seconde est celle d'un esprit alerte, toujours en éveil, d'une rigueur redoutable même si elle n'avait rien de rugueux, et qui (si j'en crois les témoignages de la dernière période) restera jusqu'au bout en pleine possession de ses moyens.

La dernière est celle du maître à penser, symbolisé pour moi par l'exemplaire qui figure dans ma bibliothèque de sa *Stratégie théorique*, avec ses passages surlignés de couleurs diverses au point qu'il n'y reste que bien peu du blanc de la page, qu'il m'arrive de fréquenter encore plus souvent qu'à mon tour. Non sans effroi, jusqu'à aujourd'hui, devant une profondeur qui en rend la lecture souvent ardue, mais au bout du compte toujours limpide pour qui se donne la peine de la sonder. L'étranger, qui n'a pas jugé utile de traduire le moindre de ses ouvrages, sait peu ce qu'il perd.

L'œuvre porte indéniablement la marque d'un grand esprit : on ne pense plus la stratégie, ni d'ailleurs tout à fait le politique, de la même manière après qu'avant Poirier. Sa modestie, autre trait manifeste chez lui, aurait sans doute souffert de se le laisser dire. Mais, Dieu merci, la reconnaissance, tard venue, ne lui a pas fait défaut dans les dernières décennies de sa vie. Ce que traduit bien la profusion d'éloges posthumes, à la hauteur de ce que lui doit la pensée stratégique en France.

Reposez en paix, mon général.

Bernard Boëne

